

**Compte – Rendu de la journée d'échange du jeudi 30 avril 2015 à Mâcon
entre les Associations
« De Condate à Lyon Confluence » et « Sauvegarde de Soufflot et du
Patrimoine Mâconnais »**

Ce déplacement des « Lyonnais de DCLC » avait été très bien organisé par les membres de cette sympathique association mâconnaise, avec lesquels nous avons beaucoup échangé durant cette belle journée (nous avons en particulier bien apprécié la petite documentation fournie pour cette visite).

Rendez-vous nous avait donc été donné ce jeudi-là à 10h au pied de la statue du célèbre Alphonse DE LAMARTINE sur les quais de Saône, à proximité du pont St Laurent.

Le temps (pas trop chaud, légèrement couvert) nous a permis de nous promener de façon agréable dans ces vieilles rues pittoresques, avec de très belles bâtisses du XVIII^e siècle (ancien couvent des Ursulines, devenu musée, et anciens hôtels particuliers), en partant du magnifique pont St Laurent (datant du XI^e siècle et dont on nous a expliqué l'histoire de sa construction et de ses transformations) pour monter jusqu'au Centre Hospitalier, en longeant la très belle Préfecture, datant elle du XIX^e siècle, juste derrière l'ancienne cathédrale St Vincent (appelée « vieux St Vincent » par les mâconnais : datant du IX^e siècle, plusieurs fois remaniée en différents styles, finalement détruite en 1790, car menaçant de s'effondrer, et dont ne subsiste que les deux tours et le narthex) .

A l'Hôtel-Dieu nous sommes accueillis par sa jeune et charmante directrice qui nous fait visiter ce grand bâtiment hospitalier à proximité d'un grand square à l'opposé de la Cathédrale St Vincent.

Edifié à partir des années 1760 par l'architecte lyonnais Melchior MUNET (qui avait participé à Lyon à la construction des bâtiments conçus par SOUFFLOT), afin de remplacer l'ancien Hôtel-Dieu qui tombait en ruine, cet édifice est construit selon les normes sanitaires alors en vigueur (c'est le début de la période « hygiéniste » dans l'architecture de cette époque).

Cet hôpital fonctionnera en tant que tel jusqu'à ces dernières années, avant d'être remplacé par un nouveau centre hospitalier à la périphérie de la ville, mais une partie de cet ancien hôpital conserve une activité gériatrique. Notre guide nous montre un des rares plans (établi au XIX^e siècle) qui restent de cette construction.

L'Hôtel-Dieu est construit sur un plan rectangulaire en grille et occupe une surface de 5700 m² , bien situé au centre d'un grand jardin (dont une partie est consacrée dès l'origine à la culture de plantes médicinales nécessaires aux malades); il renferme deux cours séparées par un long corps de bâtiment qui joint les deux longueurs et aboutit au centre de la façade nord, à une tour lanterne à dôme elliptique (l'influence de SOUFFLOT est ici évidente, dans cette conception de ce dôme, inspiré de la Charité de Mâcon, autre bâtiment conçu d'après les plans de SOUFFLOT et terminé peu de temps auparavant).

Au RDC et au premier étage, neuf salles de malades donnent sur le dôme qui sert de chapelle et fait office de cheminée d'aération (grâce en particulier à ses nombreuses fenêtres en hauteur qu'on pouvait actionner manuellement d'en bas par l'intermédiaire d'un ingénieux système mécanique aujourd'hui disparu).

Le reste de l'édifice est affecté aux locaux administratifs et domestiques : au RDC, bureau des recteurs, archives, pharmacie et cuisines dans les corps de bâtiment sud ; logement des religieuses dans les corps est et ouest.

Le bâtiment comporte trois niveaux, en élévation, avec des combles au dernier étage et repose sur deux étages en sous-sol. Le terrain étant en pente dans le sens sud - nord, il y a donc deux niveaux au sud, trois sur les cours et cinq à l'est et à l'ouest. Les façades sur cour des trois corps orientés nord – sud présentent au RDC une galerie à arcades (obturées depuis) qui permettaient une

circulation facile dans l'établissement. Seule la façade principale a reçu un décor architectural avec bandeaux, pilastres et fronton.

En 1770, à l'ouverture de l'hôpital, vingt quatre religieuses augustines soignaient environ une centaine de malades.

Nous visitons en premier l'apothicairerie située à droite du hall d'entrée, sous le grand escalier à balustrades en fer forgé. On y accède par une seule porte côté ouest. La pièce de 43,50 m² a un parquet « fougère » en chêne, et est éclairée par deux grandes fenêtres orientées au nord, séparées par un miroir à six glaces maintenues entre elles par un filet de plomb.

Le mobilier de la pharmacie, ouvrage de 4,30 m de haut occupe les côtés Sud et Est et encadre une porte d'accès au laboratoire côté Est ; il comprend sur toute sa longueur une partie basse fermée avec des portes pleines (chêne pour les montants & loupe de frêne pour les parties centrales) et une partie haute composée de colonnes de huit rangées de tiroirs (chêne et loupe d'orme avec inscriptions peintes en noir & or portant les noms des remèdes sur des petites plaques métalliques) alternent avec des portes pleines ou vitrées à petit bois ; des tablettes de « travail » (chêne et loupe d'orme), à hauteur d'un mètre environ, recouvrent les parties basses du meuble ; l'ensemble est surmonté d'une corniche (chêne) formée de cintres en élévation, concaves & convexes : les deux grands vases d'apparat polychromes, posés sur des consoles (chêne) situées au-dessus des portes, sont des « pots de monstre » ou pots à montrer (les noms figurant sur ces deux vases mettent à l'honneur les préparations traditionnelles de la pharmacopée antique : THERIAQUE et MITHRIDATE)

Les fenêtres, peu nombreuses et orientées au nord, ainsi que les murs recouverts intégralement de boiseries permettaient à la pièce de conserver une bonne isolation, nécessaire au rangement et à la conservation des remèdes, potions et onguents conservés soit dans les tiroirs, soit dans les pots à pharmacie (ces derniers portant également inscriptions de leur contenu). Cet ensemble, depuis sa création vers 1775, a su préserver son homogénéité et un excellent état de conservation.

Ensuite c'est le passage par le RDC du dôme central et la visite des sous-sols (que nous parcourons rapidement, avec un intérêt marqué pour l'ancienne salle du coffre et ses portes blindées, avec accès pour le comptable de l'établissement par un escalier spécial ; le coffre, datant vraisemblablement du début du XX^e siècle, est toujours présent dans les lieux, mais la clé est perdue...). Retour au RDC et à deuxième passage à l'apothicairerie pour plus d'explications sur la pharmacopée, puis fin de la visite.

Nous retraversons le square pour aller à la Cathédrale St Vincent. Sa construction est décidée au moment du Concordat de 1802 (accord entre Napoléon et le pape Pie VII pour le rétablissement de la liberté des cultes, en particulier le catholicisme, et qui termine ainsi la période de « déchristianisation » due à la Révolution). L'Empereur accorde une importante subvention à la ville de Mâcon pour la construction de la nouvelle cathédrale à l'emplacement d'un ancien temple romain et de la vieille église St Pierre. Elle est orientée Nord – Ouest / Sud – Est.

Le chantier est confié à Guy DE GISORS, architecte parisien du Palais de la Bourse et de l'église de la Madeleine. Les travaux se poursuivront tout au long du XIX^e siècle (1816 : le Duc d'Angoulême finance l'achèvement de la décoration intérieure, en particulier les stalles de l'abside ; 1840 : construction de la tribune et de l'orgue ; 1860 : installation des vitraux fabriqués par l'artiste lyonnais BARRELON).

Les deux caractéristiques principales de cet édifice sont une architecture privilégiant le « retour à l'antique » (frontons, colonnades et disposition de l'abside) et le plan basilical de la construction (la nef centrale et les deux nefs collatérales forment un rectangle prolongé par une abside en hémicycle).

La nef principale comporte quatre colonnes (en pierre, avec décor en trompe l'œil de marbre) avec chapiteaux ioniques. Elle possède plusieurs tableaux anciens (dont un, « Christ en Croix », de David), de très beaux fonts baptismaux (style « Empire » en marbre vert) et un imposant chandelier « pascal » (bois doré, style Louis XVI) provenant de l'ancienne cathédrale St Vincent.

N.B : cette cathédrale est celle d'un diocèse en fait supprimé par le Concordat : le diocèse de Mâcon a été réuni à celui de Châlon S/Saône et d'Autun ; mais pour l'Eglise catholique, les églises titulaires des anciens diocèses demeurent des cathédrales !... d'où parfois l'appellation « d'église cathédrale ». L'antique coutume étant de dédier une cathédrale à un diacre, celle-ci prend le nom de St Vincent. Cette cathédrale est aujourd'hui une des églises de la paroisse St Etienne de Mâcon.

Aux environs de 12h, nous quittons la cathédrale et redescendons, toujours à pied, vers le sud de la ville, pour rejoindre un petit restaurant, « l'Ethym'sel » (au 10 de la rue Gambetta) où nous attend un excellent repas (servi en plus rapidement) accompagné d'un bon blanc mâconnais.

En début d'après-midi nous revenons sur nos pas pour admirer la façade de la Charité (on ne peut la visiter actuellement), autre bâtiment important de la ville construit par SOUFFLOT sur l'emplacement d'un édifice plus ancien de la fin du XVI^e, mais ayant déjà la même vocation d'hospice. On peut cependant apprécier l'architecture particulière de cette façade (avec sa partie centrale en retrait, incurvée sur les côtés, et son large bandeau au-dessus du 2^e étage, allégeant l'ensemble en masquant ainsi la partie des combles), conçue habilement pour donner un peu de recul dans cette rue assez étroite.

Quelques pas encore vers la Place aux Herbes pour jeter un coup d'œil sur les façades de la Maison de Bois, rare vestige moyenâgeux de la ville, avec ses sculptures représentant des êtres humains et des animaux étranges aux significations symboliques mystérieuses...

Retour au parking des quais de Saône et direction BERZE LA VILLE, dans le « val lamartinien » en direction de CLUNY pour notre dernière visite : la Chapelle des Moines.

Perchée au dessus du village, au sommet d'une colline verdoyante et arborée, en dessous d'une roche assez imposante (semblable à celles de Solutré, de Vergisson, de La Roche vineuse) enserrée par un château et des dépendances datant du XVII^e siècle, la Chapelle des Moines est le seul vestige d'un ancien prieuré datant du XII^e siècle (dont le tracé semble être similaire aux dispositions des habitations qui entourent celle-ci, avec un grand mur longeant un chemin descendant côté est).

L'ancien président de l'Académie de Mâcon, Monsieur Dulin, nous reçoit et sera notre guide. Très compétent, excellent orateur et plein d'humour, il nous fait découvrir ce sobre et magnifique petit sanctuaire privé d'Hugues DE SEMUR, sixième abbé de CLUNY (de 1049 à 1109), chapelle qu'il avait fait construire, en même temps que le prieuré, vers la fin de sa vie pour s'y reposer. On ne sait s'il a lui-même commandé ces peintures, d'influence byzantine certaine, mais elles datent bien du 1^{er} quart du XII^e siècle.

Au XIX^e siècle la chapelle devint bâtiment rural, avec un grenier, et les peintures furent cachées sous un enduit. C'est fortuitement, en 1887, que le nouveau curé de la paroisse l'abbé PHILIBERT-JOLIVET redécouvrit ces fresques, et avec l'aide d'un confrère déjà formé à l'archéologie, l'abbé BRAQUI, les remit à jour. L'ensemble des peintures est classé monument historique en 1893.

Après la deuxième guerre mondiale, l'ensemble des bâtiments, chapelle comprise, est mis en vente et des acquéreurs américains se proposent de « découper » ces fresques pour les envoyer aux USA !... Fort heureusement une archéologue anglaise réputée, Joan EVANS, achète avec ses fonds propres la chapelle et l'offre à l'Académie de Mâcon en 1947. Celle-ci veille depuis cette date à la bonne conservation de cette œuvre d'art assez unique.

Le 3 mai 2015, B.CATTIN